

Pierre Metzner

La lectrice de nuit



Les Éditions La Gauloise

Du même auteur :

L'Hôtel du petit Paris

Editions La Gauloise – Date 2023

ISBN 978-2-38353-038-1

Amour, ouragan et pommiers blancs

Éditions La Gauloise – Date 2025

ISBN 978-2-38353-065-7

Pierre METZNER

LA LECTRICE DE NUIT

ASSISE SUR UN CANAPÉ EN VELOURS BLEU

Les Éditions La Gauloise
Série roman court

« Bonsoir à tous et bienvenue à « Évasions nocturnes », votre rendez-vous littéraire sur la chaîne Williams », dit la présentatrice assise sur un canapé bleu garni de coussins. Elle est brune, yeux noisette, cheveux courts, porte des lunettes de grande taille. « Je suis ravie de vous retrouver et vais reprendre la lecture où je l'ai laissée la dernière fois » Elle ouvre le livre qu'elle tient à la main, baisse la tête et se met à lire...

Chapitre -1-

Un bruit insolite réveille Olwen. Il ouvre un œil, prête l'oreille : vainement. Le bruit, espèce de bourdonnement soutenu et aigu, a brusquement cessé. Il tourne la tête vers le réveil numérique aux chiffres lumineux. Les leds rouges indiquent 3 heures 10. Merde, soupire-t-il, ça ne fait que 2 heures que je dors. Il allume la lampe de chevet, examine d'un regard scrutateur la pièce, l'oreille toujours en alerte.

La vieille maison émet toutes sortes de bruits. La plupart, il les connaît : gargouillis du frigo, craquements de meubles, grincements de volets, gémissements du plancher. D'autres, plus insolites, comme des grattements et des bruissements, provenant soit du sous-sol soit du jardin. Et, au-dessus de sa tête, de légers frottements ressemblant à des glissements de pas se font parfois entendre : peut-être des spectres qui vadrouillent dans le grenier ? Ne dit-on pas que des revenants recouverts de suaires blancs (et même noirs) à longs plis errent la nuit dans les vieilles maisons ? Et pas uniquement dans les manoirs écossais où ils font sonner

leurs chaînes pour effrayer les dormeurs ! Qu'ils viennent et ils seront servis, pense-t-il en saisissant la matraque.

Matraque qu'il a à portée de main depuis qu'il a surpris deux rôdeurs dans le jardin dont l'un était équipé d'un pied de biche, et qui s'étaient enfuis comme des lapins traqués quand il avait allumé la lumière extérieure.

Et il se souvient aussi, qu'une nuit, un énorme rat noir cheminait dans le salon alors qu'il s'était assoupi dans le fauteuil, devant la télé. Quand il avait ouvert les yeux et qu'il avait sursauté en l'apercevant, le rongeur s'était enfui et avait disparu par là où il était arrivé : une fissure sous la baignoire de la salle de bains qu'il avait aussitôt hermétiquement bouchée avec du plâtre.

Mais le bourdonnement bruyant qui l'a réveillé ne se reproduit pas. Peut-être que j'ai rêvé, conclut-il en remettant la matraque à sa place.

Il éteint la lampe de chevet, se cale la tête dans les oreillers, s'enveloppe du drap. Il se recroqueville, prend la position fœtale. Depuis qu'Ivan, son ami de vingt ans, et éducateur spécialisé de son état, lui a fortement déconseillé de prendre cette posture pour dormir car, argua-t-il, elle est signe de régression et, par conséquent, source d'angoisse et d'insomnie, c'est elle qu'il adopte et depuis, il n'a plus de troubles du sommeil.

Il baisse les paupières en songeant à une ancienne amie qui, elle, dormait toujours un coussin entre les jambes et un polochon serré contre sa poitrine. Il s'endort en essayant de se remémorer le visage de cette relation défunte et s'il s'en rappelle certains détails, l'ensemble reste assez flou : le temps est passé par là.

Mais brusquement, il se redresse en repoussant le drap et le couvre-pied : le bourdonnement alarmant a repris, plus fort, plus

perçant. Putain, jure-t-il en scrutant l'obscurité. Il se penche, rallume la lampe de chevet et aperçoit bientôt la perturbatrice : c'est une mouche. Et si elle fait autant de bruit que la mouche de fer de Jean Müller, ce n'est pas la mouche de l'inventeur, mais une vraie mouche : une mouche énorme, deux à trois centimètres de long, velue, avec d'immenses yeux sphériques et au dos pourvu de courtes ailes transparentes. Excitée, elle tourne en rond sur la couverture de « Bubu-de-Montparnasse », le livre posé sur la table de chevet et qu'il lit avant l'extinction des feux.

Il se baisse lentement, saisit une pantoufle, lève le bras...

Non, se dit-il, tu ne vas quand même pas l'écraser sur la couverture orange du livre, d'autant plus que tu l'apprécies un max, ce bouquin.

Mais elle s'envole et se pose sur l'abat-jour de la lampe de chevet. Pas possible là aussi de tenter de l'écrabouiller sans occasionner des dégâts. Il se laisse tomber sur l'oreiller et l'observe. Jamais auparavant, il n'avait vu une mouche aussi grosse : Tchernobyl, bonjour !

Elle se déplace rapidement, par à-coups brusques, fait le tour de l'abat-jour avec frénésie puis reprend son vol dans un bourdonnement que le silence nocturne amplifie encore. Puis, sans se gêner, se pose sur le haut du front d'Olwen.

Mais elle se fout de ma gueule, s'exclame-t-il en la chassant d'un revers de la main. La mouche, mécontente, augmente son vrombissement et, entêtée et insolente, revient se poser sur son front après avoir plusieurs fois tourné autour de sa tête.

Ah, elle me cherche, la garce, s'écrie-t-il.

Il s'éjecte du lit, allume la lumière, la suit du regard, prêt à lui régler son compte à la première occasion. Une lutte impitoyable commence alors. Il abat plusieurs fois sa pantoufle

dans le vide à différents endroits de la pièce et bouscule le Bouddha au sourire mystérieux, pansu et méditatif, posé sur la commode et qu'il arrive juste à rattraper avant qu'il ne se brise au sol.

Et le combat continue !

La mouche esquivé tous ses coups et plus furax et obstinée que jamais tourne autour de lui en le narguant effrontément.

« Venir m'emmerder en pleine nuit, si tu crois que tu vas t'en tirer comme ça, tu te goures ! Un émoucheur professionnel t'aurait déjà fait la peau. Le gros diptère se pose sur un tableau : un nu de Modigliani accroché au-dessus du lit, ce qui a pour effet de redoubler la colère d'Olwen. Casse-toi de là ! hurle-t-il, scandalisé, en voyant l'infect insecte se déplacer sans vergogne sur le corps nu du modèle !

Mais la mouche ne s'attarde pas sur le tableau. Elle quitte la pièce et s'engouffre dans la salle de bains. Olwen la suit. Il presse l'interrupteur et l'aperçoit. Elle tourne en rond sur l'abattant des toilettes. Il s'avance, lève la main et abat avec force la pantoufle. Sous le choc, le couvercle de l'abattant se brise en deux. Mais la mouche, elle, s'en tire sans dommage, ayant évité de justesse sa frappe. Garce ! hurle-t-il. Elle s'envole, frôle son oreille dans un ronflement qui lui irrite les tympans et retourne dans la chambre à coucher. Elle se pose alors sur le mur, à côté de la toile de Modigliani (une repro du Nu couché aux cheveux dénoués) et ne bouge plus. Olwen s'approche lentement mais quand il se précipite pour abattre sa pantoufle, il pousse un hurlement : il vient de se cogner un orteil contre le montant du sommier du lit. La douleur, fulgurante, envahit son pied droit. Il s'assoit sur le lit en pestant et se masse l'orteil endolori. Il titube à cloche-pied jusqu'à la fenêtre en gémissant, l'ouvre, repousse les volets,

respire profondément. Il fait demi-tour, reste debout, immobile, à l'affût, au milieu de la chambre, parcourant la pièce du regard, les oreilles tendues. Mais il ne voit rien et aucun bruit suspect ne rompt le silence. Où te planques-tu, saloperie ? dit-il à voix haute. Il se décide à bouger, la pantoufle toujours à la main, examine les murs, les meubles, le lit mais la mouche semble avoir disparu. Il va abandonner la lutte quand il la voit : elle se déplace sur le plafond, défiant la loi de la gravité. Olwen n'aperçoit que son dos et se demande, étonné, pourquoi elle ne tombe pas au sol ! La pomme de Newton était bien tombée, elle, non ? Mais elle s'arrache du plafond, se pose sur le bord de la commode et se nettoie les pattes en les frottant énergiquement les unes contre les autres. Il relève le bras et abat la pantoufle, mais une nouvelle fois, comme si elle avait des yeux derrière la tête (et elle en a, Olwen l'apprendra plus tard), elle pare son coup, s'envole et dans un vrombissement furieux frôle le visage d'Olwen et disparaît par la fenêtre.

T'as pas intérêt à revenir, vermine, car la prochaine fois, je ne te louperai pas ! s'égosille-t-il avant de fermer les volets.

Il va au salon, ouvre le frigo, sort un bac de glaçons. Il balance les cubes de glace dans un sac en plastique, s'abat dans le divan en geignant, pose son pied, lesté des glaçons, sur le bras du fauteuil.

Machinalement il saisit la télécommande et allume la télé. Il regarde un instant un documentaire sur la vie secrète du rhinocéros blanc : une espèce en voie de disparition, renseigne une voix off, puis une émission sur la sixième et dernière apparition de la Vierge Marie à Fatima. Hum, hum, bougonne-t-il sans conviction. Il change de chaîne : il voit alors une femme assise sur un canapé placé devant un immense sticker mural

représentant un ciel étoilé. Un joli croissant de lune éclaire, comme dans certains livres d'images d'enfant, une ville endormie scintillante de toutes ses lumières : un joli trompe-l'œil dégageant une impression de paix et de sérénité.

Il pose la télécommande et regarde avec plus d'intérêt la femme assise sur le canapé, un canapé en velours bleu garni de coussins jaune miel au bout duquel est placée une vasque remplie d'une brassée de fleurs. La femme tient d'une main un livre grand ouvert puis de l'index de l'autre main tourne une page. Elle lève alors brièvement la tête, regarde droit devant elle comme si elle venait d'apercevoir, de l'autre côté de l'écran, Olwen écroulé sur son divan, le pied en hauteur, posé sur le fauteuil, puis elle rebaisse la tête et les yeux fixés sur la page du livre, se met à lire à voix haute...

Bizarre, bizarre, quézaco ? marmonne Olwen, allumé par la curiosité. Intrigué, il saisit la télécommande, augmente le son, écoute la lectrice :

« Elle marchait toujours à petits pas pressés et muets, ne faisait jamais de bruit, ne heurtait jamais rien, semblait communiquer aux objets la propriété de ne rendre aucun son ; ses mains paraissaient faites d'une espèce d'ouate, tant elles maniaient légèrement et délicatement ce qu'elles touchaient. Quand on prononçait : « Tante Lison », ces deux mots n'éveillaient pour ainsi dire aucune pensée dans l'esprit de personne. C'est comme si on avait dit : « la cafetière » ou le : « sucrier ».

La voix de la liseuse est posée, le débit lent, le timbre chaud, les syllabes bien déliées. Le mouvement de la parole est mélodique, le ton régulier avec, néanmoins, une légère tendance à l'aigu en fin de phrase. Olwen est si charmé qu'il ne pense plus

à la grosse et belliqueuse mouche et qu'il ne remarque même pas que son orteil endolori, le troisième, celui du milieu que les spécialistes du pied appellent le tertius, a augmenté de volume...

Il examine la lectrice de plus près : c'est une brune au visage ovale, aux cheveux d'un noir de charbon, épais, coupés court dans la nuque. Son nez est droit, pourvu de lunettes de vue de grande taille. Sa bouche aux lèvres joliment ourlées est d'un rose tendre, non fardée. Sous ses sourcils arqués et prononcés, ses yeux couleur noisette, parcourent lentement les lignes du texte et elle ne les lève que brièvement après avoir tourné une page...

Il est des visages qui par leur expression touchent plus que d'autres et éveillent des émotions enfouies au plus profond de soi. Celui-ci trouble si fortement Olwen qu'une étrange sensation l'envahit. Il ne le quitte plus du regard, interloqué, et ressent bientôt, une instinctive et vive sympathie pour la lectrice.

La narratrice aux longs doigts effilés et aux ongles recouverts d'un vernis blanc, tourne une nouvelle page, relève la tête, se passe la main dans la nuque puis continue sa lecture :

« Les deux amoureux allaient sans fin à travers le gazon, de l'étang jusqu'au perron, du perron jusqu'à l'étang. Ils se serraient les doigts et ne parlaient plus, comme sortis d'eux-mêmes, mêlés à la poésie visible qui s'exhalait de la terre. Jeanne tout à coup aperçut dans le cadre de la fenêtre la silhouette de la vieille fille que dessinait la clarté de la lampe. « Tiens, dit-elle, tante Lison qui regarde... »

La lectrice est à peine maquillée, juste un peu de poudre sur le visage et un peu de rimmel aux yeux. Elle porte une robe blanche sans manches, à boutons noirs, avec épaulettes et col légèrement ouvert. Olwen remarque qu'elle n'a pas de collier

autour du cou, pas de pendentifs à ses oreilles ni de bagues à ses doigts.

Elle ferme le livre, relève la tête :

« Nous allons faire une petite pause et on se retrouve tout de suite après. »

Olwen ramène sa jambe, soulève le sac aux glaçons et examine son pied : l'orteil, malgré la glace, a enflé et sa peau a pris une teinte violacée. Il fait la grimace, se lève et en tirant la jambe, va jusqu'au frigo. Il en sort une bouteille d'eau, boit au goulot même, puis la pose sur le plan de travail et retourne s'asseoir.

La pub passée, la lectrice a une moue, ce qui occasionne la formation d'un charmant petit pli du côté droit de la bouche. Puis elle sourit. Elle rouvre le livre, incline la tête et se remet à lire. Olwen suit la lecture avec attention tout en contemplant, ravi, le visage de la femme : sa vive sympathie se mue bientôt en sympathie absolue ! C'est vraiment la plus belle femme de tout le PAF ! Et même de tout le PIF ! s'écrie-t-il.

Il apprend, par la voix douce de la lectrice, que les deux amoureux qui se promènent dans le jardin à la tombée de la nuit rentrent à présent à la maison, le jeune homme ayant peur que sa future fiancée ne prenne froid. Ils voient alors la vieille fille, qui les avait observés derrière la vitre, secouée de sanglots, le visage couvert de larmes.

Le ton de la voix de la lectrice change alors, de calme et posée, elle s'imprègne d'une compassion discrète, mais pertinente :

« Les deux enfants s'élancèrent vers elle. Jeanne à genoux, écarta ses bras, bouleversée, répétant « Qu'as-tu, tante Lison, qu'as-tu tante Lison ? ». Alors, la pauvre vieille, balbutiant, avec

la voix toute mouillée de larmes et le corps crispé de chagrin, répondit : « C'est... c'est... c'est quand il t'a demandé : « N'as-tu point froid... à ... tes chers petits pieds ? ... » On ne m'a jamais... jamais dit de ces choses-là, à moi !... jamais !... jamais ... ! »

Et c'est d'une voix émue, après avoir remonté d'un geste élégant de l'index ses lunettes, que la lectrice termine son récit et ferme le livre : « J'espère que ce récit vous a plu. Je vous souhaite une bonne nuit ou une bonne journée et je vous dis à très prochainement. »

Elle pose le livre sur la tablette placée devant le canapé. Défile alors le générique sous l'œil attentif d'Olwen, générique illustré musicalement (c'est marqué tout à la fin) par les Gnossiennes d'Erik Satie. C'est ainsi qu'il apprend que la présentatrice-lectrice s'appelle Gwendoline (Oh, le joli prénom ! Doux et mélodieux ! Sensuel même !) et qu'elle a lu une nouvelle de Maupassant intitulée « Par un soir de printemps » ...

Il reste un instant songeur en hochant la tête puis éteint la télé, retourne dans la chambre et allume la lampe de chevet. Debout dans la pièce, il tend l'oreille mais n'entend plus aucun bombinement rimbaldien inopportun.

Il se couche en se disant que la pantoufle n'est pas l'arme absolue pour se débarrasser des mouches excitées et teigneuses.

« Quand j'irai faire mes courses au supermarché, j'achèterai une tapette électrique, et si jamais cette saleté qui m'a esquiné le pied revient, je la grillerai dans une gerbe d'étincelles, oksansdec ! »

Mais il sursaute et reste sur son séant en entendant un claquement sec...

« Calmos, mon poteau, ce n'est que la bouteille d'eau que t'as sortie du frigo qui reprend sa forme initiale après que tu l'as comprimée en buvant au goulot » ...

Il se recouche en pensant à la narratrice brune aux cheveux courts et à grandes lunettes : j'aime bien Maupassant, murmure-t-il, faudra que je m'achète son bouquin mais peut-être qu'Ivan l'a dans sa biblio, je le lui demanderai demain.

Puis il éteint la lampe de chevet, se retourne sur le flanc, ramène ses jambes vers sa poitrine et tire la couverture sur son épaule. Et au lieu de compter les moutons ou de réciter la table de multiplication par 5 en attendant le marchand de sable, il conjugue le verbe moudre à tous les temps, verbe qu'il connaît sur le bout des doigts ou plutôt sur le bout de la langue et arrive bientôt à son imparfait du subjonctif en battant les paupières de fatigue :

« Que je moulusse, que tu moulusses, qu'il ou elle moulût, que nous moulussions, que vous moulussiez... »

Et c'est quand il prononce en traînant les syllabes « Qu'ils... ou... qu'elles mou...lu...ssent » que sa voix s'éteint et qu'il lâche la rampe et glisse, à défaut d'autres bras, dans ceux de Morphée.

Chapitre -2-

Olwen n'est pas un grand dormeur. Cinq à six heures de sommeil lui suffisent amplement. Il se réveille donc vers neuf heures après avoir dormi comme un moine qui a mangé trop de foie gras. Il vérifie aussitôt l'état de son orteil. Il est presque dégonflé mais a encore cette couleur violacée prononcée. Il le palpe à plusieurs endroits, presse même l'ongle mais ne ressent aucune douleur particulière.

« Bon, pas de fracture à première vue, donc pas la peine d'aller voir le médecin ou le podologue du quartier... »

Il se recouche, et comme il a l'habitude de le faire au réveil, saisit un livre sur le plateau bas de la table de chevet et lit pendant une bonne demi-heure. Et il commence par lire quelques pages d'un roman coécrit par une dizaine d'écrivains connus, hommes et femmes. L'intention de ces autrices et auteurs, qui avaient utilisé un pseudo collectif et féminin pour la circonstance, étaient d'écrire un livre médiocre, à l'intrigue grossière, à la psychologie caricaturale, à la prose indigente, mais rempli de sexe, de violence, de drogue. Leur but ? Savoir si un tel livre pouvait se vendre. Et effectivement, le livre se vendit et même bien, comme quoi, hein ! Et si un plumitif veut se faire du blé, il a la recette !

Après 10 minutes d'une lecture engourdissante qui l'a laissé songeur, il se lève, ouvre la fenêtre, balance le bouquin en visant la poubelle, se recouche, saisit un autre livre, bien plus intéressant : « La duchesse de Langeais » de Balzac et lit encore une vingtaine de minutes. Puis il s'éjecte du paddock et, après avoir fait sa toilette, prend son petit-déj en écoutant les infos à la télé : un tremblement de terre a provoqué l'effondrement de plusieurs maisons et d'une église pendant que de nombreux fidèles assistaient à la messe.

La journée commence bien sur la planète Terre, pense-t-il...

Le dernier bilan fait état d'au moins 25 morts et d'une dizaine de blessés, dit la présentatrice.

Merci, mon Dieu, soupire-t-il... bon, il est peut-être temps de se préparer, non ?... Dieu est Amour, dit l'apôtre Saint-Jean, pense-t-il en s'habillant devant la télé... attention, prévient la journaliste, certaines images peuvent heurter les personnes sensibles... et elle a bien fait de le signaler car défilent alors sur l'écran les images choquantes des cadavres des fidèles gisant dans les décombres : et il y a beaucoup de femmes et d'enfants parmi les victimes mais, pense Olwen, n'est-il pas écrit dans le Livre Saint que : « Le Seigneur châtie ceux qu'Il aime, et qu'Il frappe de la verge ceux qu'Il reconnaît pour ses fils... »

Il enfile ses chaussures, fait quelques pas pour tester son pied. Ok, pas trop de problème, juste une petite douleur quand il le pose au sol, mais bénigne, ça passera en marchant.

Oui, Dieu est Amour, c'est bien Saint-Jean qui le dit, se rappelle-t-il, et Il est même Lumière, avait ajouté l'apôtre.

Il va pour éteindre la télé quand une scène du reportage le laisse médusé devant l'écran : en effet, une petite fille, assise au milieu des ruines de sa maison, parle doucement à sa poupée pour

la consoler tout en lui caressant les cheveux. Interloqué, il regarde cette triste scène jusqu'au bout puis saisit la télécommande et éteint l'appareil.

Il se décide enfin à sortir mais arrivé devant le portail, il marque une hésitation, s'arrête, puis fait demi-tour : depuis qu'il a un jour oublié de couper l'eau de la douche, il lui arrive parfois, quand il a un doute, de retourner une seconde fois dans la maison vérifier si tout est en ordre : gaz fermé, lumières éteintes, chauffage baissé etc. ... on n'est jamais assez prudent, pense-t-il, et il a bien fait car, dans la chambre à coucher, la fenêtre qui donne sur la rue et qu'il a ouverte pour aérer la pièce est grande ouverte. Il rabat et verrouille les volets puis, pour de bon cette fois, quitte la maison.

Il a rendez-vous avec Ivan et se rend à pied au domicile de son ami. Celui-ci habite un quartier paisible, au rez-de-chaussée d'un immeuble ancien, rue du 29 avril 1945, à environ deux kilomètres de son domicile : ce qui n'impressionne nullement Olwen car il aime marcher. Comme la marche est propice à la réflexion (les seules pensées valables viennent en marchant, disait Nietzsche), il médite tout le long du chemin : pourquoi tomber sept fois et se relever huit ? Qu'y avait-il avant le big bang ? Quelle a été ma première pensée ? se demande-t-il entre autres...

Mais toutes ces réflexions ne l'empêchent pas de revoir en filigrane, de temps en temps, le troublant visage de la lectrice de la télé. Espérons qu'elle soit à nouveau là cette nuit, pense-t-il en s'arrêtant car il vient d'apercevoir un homme, un certain monsieur Smith, qui l'a toujours intrigué : en effet, celui-ci, à l'âge indéterminé et habitant le quartier depuis des lustres, ne se déplace que chaussé de charentaises : que ce soit dans la rue, au

bar, au cinéma, au supermarché, qu'il fasse jour, qu'il fasse nuit, jamais Olwen ne l'a vu autrement que chaussé de pantoufles rouges. Il est grand, efflanqué, les épaules tombantes, les joues glabres, porte des lunettes cerclées de fer et marche d'une manière dégingandée en balançant les bras : ce qui lui a valu le surnom de « Le Rameur » Et il lui arrive parfois, quand il va acheter le pain le matin, de quitter son domicile, le visage encore brouillé de sommeil et vêtu de son pyjama à rayures, ce qui heurta, un jour, une cliente de la boulangerie qui avait chuchoté à la serveuse, alors qu'Olwen était dans la boutique « Tiens, voilà l'horrible monsieur Smith qui arrive... »

Pourquoi horrible ? Olwen ne l'a jamais su.

Et après avoir longé le marché avec tous ses tréteaux installés sur le trottoir et chargés de victuailles, il arrive devant l'immeuble à quatre étages d'Ivan. Il y pénètre et frappe à la porte d'un appart du rez-de-chaussée. « Entre, c'est ouvert ! » crie une voix. Il pousse la porte et pénètre dans l'appart. Celui-ci se compose d'un immense salon avec deux fenêtres donnant sur la rue, salon qui sert aussi de chambre à coucher puisqu'il s'y trouve un lit dans un coin, d'une pièce plus petite, genre bureau, d'une grande cuisine donnant sur l'arrière-cour et d'une salle de bains avec baignoire.

Ivan est assis à la table du salon et rédige une annonce matrimoniale. Et quoique divorcé depuis plus de deux ans, il souhaite à nouveau tenter l'expérience périlleuse du mariage comme le font d'ailleurs la plupart des divorcés.

Il pose son stylo et lit son brouillon :

— Homme 40 ans, cherche femme, même âge environ, instruite, affectueuse, orpheline de préférence (il n'a eu que des

prises de bec avec la famille de sa première épouse), pour relation durable, plus si affinités. Si catholique pratiquante, s'abstenir.

— J'ai déjà un frigidaire chez moi, renseigne-t-il... qu'en dis-tu ?

Olwen : « Ça va être dur à trouver »

Ivan : « Qui ne tente rien, n'a rien... une petite bière ? »

Il va à la cuisine et revient bientôt avec deux canettes et des amuse-gueules : noix de cajou, pistaches, olives et des biscuits salés de forme rectangulaire sur lesquels on peut lire des inscriptions. Il défait le paquet et étale les biscuits sur une assiette. Olwen en saisit un et lit l'inscription : « Plus on s'approche de l'horizon, plus il s'éloigne »

— Original, dit-il.

Et devant la mine intriguée d'Olwen, Ivan, tout comme les grands désespérés, éclate de rire : ce qui lui arrive de plus en plus et à tout propos.

Olwen : « Où les as-tu trouvés ? »

Ivan : « Ils viennent de Belgique... ils sont très connus et appréciés là-bas... c'est une amie de Liège qui me les a ramenés... »

Et tout en dégustant leur bière, ils lisent les inscriptions des étonnants biscuits : « Hier soir, je suis resté chez moi », « M'aimez-vous ? », « La route tue : bonnes vacances », « L'amour, personne ne lui échappe », « Tu viens chez moi ce soir ? Pourquoi faire ? », « La rivière tranquille a ses rives fleuries », « Ne recongelez jamais une viande décongelée », « Souris à la vie, elle te sourira », « Je me demande pourquoi ils vivent ensemble » etc...

— Très amusant et en plus ils sont très bons, commente Olwen.

Le paquet y passe, alors ils attaquent les olives.

Olwen, pensif :

— Imagine-toi que la moitié de la nuit, j'ai été agressé à plusieurs reprises par une mouche hargneuse et vindicative d'une taille impressionnante.

Ivan, étonné :

— Ah, bon...

Olwen, en se déchaussant :

— Et ça a failli me coûter une fracture d'un orteil quand je me suis cogné le pied à un montant du lit... tiens, regarde, dit-il en tendant le pied vers Ivan...

Ivan, se penchant et grimaçant :

— Pas très joli à voir... et tu lui as éclaté la gueule à cette salope ?

— Non, j'ai pourtant essayé mais ces saletés ont une vision à 360 degrés.

— Incroyable !

— Et faut être vraiment rapide pour en zinguer une... finalement elle a réussi à m'échapper en s'enfuyant par la fenêtre... tu regardes la télé la nuit, toi ?

— Pourquoi faire ?

— Eh bien, cette nuit, vers 4 heures, il y avait une femme assise sur un canapé qui lisait un livre...

— Incroyable !

— Un livre de Maupassant.

— Et alors ?

— Alors je l'ai écoutée et jusqu'au bout... une brune qui s'appelle Gwendoline.

— C'est pas vrai !

— Si ça se trouve t'as le bouquin dans ta biblio...

— Il s'appelle comment ton book ?

— C'est une nouvelle : « Par un soir de printemps » ... mais je sais pas dans quel livre on peut la trouver.

— On va regarder sur l'ordinateur et sur le tien car j'ai remis ton PC en ordre de marche... j'y ai passé la moitié de la journée d'hier.

— Chouette !

Ivan se lève, revient avec le portable d'Olwen et tape le titre de la nouvelle sur Google.

— Voilà, ta nouvelle se trouve dans « Monsieur Parent » ... et ce livre, je l'ai dans ma biblio...

— Incroyable ! s'exclame Olwen...

— Collection Le Livre de Poche, renseigne encore Ivan...

Il va le chercher, le tend à Olwen :

— Tiens, t'as qu'à le ramener chez toi si tu veux le lire... et cette nouvelle, tu la trouves aussi et mot pour mot dans son bouquin « Une Vie » ...

— T'es le meilleur Ivan ! Ça te dit, un petit restau ?

— Pas de problème !

Et comme Ivan a envie d'un pan-bagnat et d'un waffle au moka, ils se rendent au « Battants », le snack-bar du coin, rue des Trois Sages. Quelques personnes s'y trouvent déjà : deux ivrognes du quartier, avachis au zinc, un couple de touristes espagnol de Pampelune, une femme en âge de procréer en train de tremper une madeleine de Proust dans son café-crème, un chasseur en pied qui vient de gagner un kilo de sucre à une tombola et un homme coiffé d'un béret basque qui, lui, a gagné un lapin russe enrubanné à la même tombola et qui affirme à un représentant de Coca-Cola avoir vu un ovni étincelant se poser

sur le toit du Centre Culturel, place de la Libération, laquelle se trouve au bout du boulevard Zappy Max, au centre-ville...

À SUIVRE